

NOTE D'INTENTION

À l'origine de *J'ai tort de dire j'ai tort*, il y a la volonté de parler de ce moment entre le décès d'un proche et son enterrement, quand la logistique nous aide à ne pas affronter nos émotions. Je me suis demandé comment Axel pouvait faire de cet entre-deux une opportunité pour se rapprocher de sa mère. Comme la mère et le fils ne savent plus se parler, l'expression d'Axel se détourne vers d'autres interlocuteurs : sa meilleure amie, l'infirmier... Jusqu'à la fin, ils ne sauront pas non plus pleurer ensemble, ni en fait se consoler. Filmer cet éloignement revient pour moi à renforcer l'ambivalence d'Axel : à la fois pudique et irrité, maladroit et impulsif. Pour cela, je voudrais travailler une direction de jeu versatile et vive qui met en scène le burlesque des situations tout comme les silences provoqués ou subis, leurs conséquences.

Au cadre, je voudrais voir la distance entre les personnages et le jeu de leurs rapprochements tout au long du film. Je choisirai un ratio de 1:85 qui permettra de filmer, par exemple, le lit de Denise, qui éloigne à l'image la mère et le fils. Axel n'est jamais venu dans l'établissement. Il le découvre. Comme pour reproduire son cheminement, au départ, je voudrais construire des plans large, particulièrement à la découverte de la chambre pour donner à voir la façon dont les corps se comportent dans l'espace. Plus tard, comme pour la tentative d'embrassade avec sa mère au retour d'Axel dans la chambre, les plans se resserrent pour donner une impression d'étouffement. Le rapprochement affectif et intelligent reste ainsi impossible à l'image.

Les deux scènes de voiture encadrent le récit avec l'intention de faire un tableau évolutif de Béatrice. Dans la première, à l'image, l'accent sera porté sur Axel, ses réactions, l'observation qu'il fait de sa mère au début du récit. Dans la dernière, a contrario, on ne verra quasiment plus que le visage de Béatrice écouter et réagir aux paroles hors-champs d'Axel.

Les espaces du film sont des entre-deux. La gare de banlieue est la frontière entre le monde d'Axel et celui de ses parents : un lieu qu'Axel connaît bien mais dans lequel il détonne par son costume à la mode, sa façon d'observer les choses en touriste. Dans la chambre de Denise, la froideur technique des équipements contraste, dans la pénombre du recueillement, avec la familiarité désuète des effets personnels. Le bruit mécanique du lit réfrigéré en souligne l'aspect fonctionnel et médical, tandis que des détails comme des photos de famille ou des objets usés rappellent la vie du défunt. Pour cet espace, je veux les personnages et les situations dans une forme d'épure, en insistant sur des tons légers, pastels, comme ceux des murs des établissements paramédicaux, les textures des habits et la lumière. Quand Axel ouvre les volets par inadvertance, le réalisme prend le dessus, la chambre se colore de tons plus chauds de la fin d'après-midi, révélant un tout autre espace, plus cru, plus brutal.

L'image sera souvent en décalage sur le son pour créer, comme chez Axel, une inquiétude, un vide. Pour la musique, commandée à Joséphine Stephenson, je voudrais qu'elle intervienne seulement à la fin, accompagnant le rythme cardiaque d'Axel quand il prend la décision de revenir sur ses pas et de courir vers la voiture de sa mère, en mêlant des percussions légères à une ligne mélodique tendue et stridente. Comme un réalignement final du son et de l'image, de l'intériorité et l'extériorité du personnage.

J'ai tort de dire j'ai tort raconte ce franchissement, le pas vers l'autre, alors qu'il serait plus facile de ne rien tenter. Dans cet acte de se parler, il y a toujours un risque. Je voudrais qu'avec ce film, la pudeur, la colère retenue n'empêche plus rien, ne soit plus une distance à parcourir mais une manière d'aimer plus sincère.

Antoine Thiollier